

Faire le pont dans la communauté historique

Steven High

Volume 27, numéro 3, 2022

La participation citoyenne en histoire et patrimoine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

High, S. (2022). Faire le pont dans la communauté historique. *Histoire Québec*, 27(3), 6-7.

Faire le pont dans la communauté historique

par Steven High,
président de la Société historique du Canada

La Société historique du Canada (SHC) fête son centenaire cette année, ce qui nous donne l'occasion de prendre du recul et de réfléchir au passé, au présent et à l'avenir de la recherche et de l'enseignement de l'histoire.

Par curiosité, j'ai lu le premier discours présidentiel de la SHC, datant de 1922, et j'ai été surpris d'y trouver une vision très large de la communauté historique. L'objectif de la nouvelle société n'était pas seulement d'encourager la recherche historique, comme c'est le cas aujourd'hui, mais aussi de promouvoir l'intérêt du public pour l'histoire en général. L'importance de la collaboration avec les sociétés historiques provinciales et locales est même mentionnée comme une priorité. De toute évidence, la génération fondatrice de la SHC avait compris que l'histoire n'était pas simplement une discipline universitaire, mais un projet de société.

Malheureusement cela a changé à un certain moment. Il y a eu une rupture au sein de la communauté historique entre les historien.ne.s dits « professionnel.le.s » de nos universités et les historien.ne.s de la communauté dits « amateur.trice.s ». Les conservateur.trice.s de musée et les archivistes se sont également professionnalisés.e.s. Bien qu'il existe toujours certains recoupements, il est certain que ce schisme a appauvri les deux camps.

Il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi

L'un de mes historiens préférés est Raphael Samuel. Il a fondé le mouvement britannique des « ateliers d'histoire » dans les années 1970, qui a rassemblé des historien.ne.s universitaires et communautaires autour d'une



Exposition temporaire « Nous Sommes Ici » présentée au Centre d'histoire de Montréal, du 8 mars 2012 au 14 avril 2013.
Crédit photo : David Ward.

cause commune, celle de reconstituer l'histoire des gens ordinaires. Ce faisant, il a remis en question « l'hypothèse tacite selon laquelle le savoir filtre vers le bas. Au sommet, il y a les quelques élu.e.s qui façonnent de nouvelles techniques, découvrent de nouvelles sources de documentation et formulent des hypothèses frappantes ». Cette théorie du ruissellement de la pratique historique réduisait les gens à des consommateurs de leur propre histoire. Samuel pensait qu'il n'était pas nécessaire d'avoir un doctorat pour être historien.ne et contribuer à notre compréhension du passé.

Je suis entièrement d'accord. Et je ne suis pas le seul. Un nombre croissant d'historien.ne.s universitaires au Canada, dont certains sont influencés par les appels à la « décolonisation » de notre discipline, ont commencé à poser des questions fondamentales sur qui sont les participant.e.s à la conversation présentement. C'est donc un réel plaisir d'être invité à contribuer à ce numéro d'*Histoire Québec* sur la « participation citoyenne en histoire » et de réfléchir davantage à la façon dont nous pourrions combler le fossé et recréer les liens anciens.

J'aborde ces questions par le biais de l'histoire orale. Contrairement à l'ethnographie, qui est la méthodologie disciplinaire de l'anthropologie, l'histoire orale a eu une relation parfois difficile avec la discipline de l'histoire. Aujourd'hui encore, les historien.ne.s donnent la priorité à la recherche archivistique. Mais il y a d'autres facteurs. On suppose souvent que l'autorité d'un.e historien.ne vient avec une distance critique - plus il y en a, mieux c'est. La distance permet d'éclaircir certaines questions, du moins c'est l'hypothèse. Nous apprenons donc à nos étudiant.e.s à écrire au passé et à la troisième personne, à prendre de la distance par rapport à nos sujets d'étude.

La logique sous-jacente de l'histoire orale est fondamentalement différente. Nous apprenons avec les communautés que nous étudions plutôt que d'apprendre sur elles : nous réduisons la distance. Qui plus est, la plupart des personnes qui s'identifient comme praticien.ne.s de l'histoire orale proviennent de l'extérieur du monde universitaire. Ce sont des enseignant.e.s, des conservateur.trice.s de musée, des artistes et d'autres membres de la communauté. Les conférences sur l'histoire orale attirent une foule diversifiée.

Il en va de même pour mon foyer universitaire. Bien que le Centre d'histoire orale et de récits numériques de l'Université Concordia (storytelling.concordia.ca) soit situé sur le campus, ses 300 membres affiliés sont un mélange d'artistes, de projets communautaires et

d'organismes patrimoniaux ainsi que des professeur.e.s et des étudiant.e.s. Au fil des ans, nous avons entrepris des projets de grande envergure, comme *Histoires de vie Montréal*, qui a enregistré 500 récits de vie de Montréalais ayant vécu la violence de masse dans d'autres parties du monde et qui sont maintenant chez eux au Québec. Nous avons ensuite conçu des histoires numériques en ligne, du matériel pédagogique, des installations artistiques, des pièces de théâtre, des films d'animation, une exposition muséale d'un an, et 500 voitures du métro de Montréal ont été équipées de portraits audio avec code QR à partir de ces enregistrements d'entrevues. Et, oui, il y a aussi eu des publications savantes. Tout cela a été entrepris en partenariat avec les communautés de survivant.e.s, qui ont été intégralement impliquées dans chaque étape du processus.

Il existe un nombre croissant de projets historiques comme celui-ci. De plus en plus, des historien.ne.s communautaires et universitaires rendent publiques leurs recherches de manière nouvelle et créative.

En même temps, il y a des défis à relever

Les départements d'histoire universitaires subissent une pression intense, car les ressources sont détournées des sciences humaines. Certaines universités dans d'autres pays ont même fermé des départements d'histoire. Ici, au Canada, l'année dernière, nous avons assisté à la restructuration radicale de l'Université Laurentienne à Sudbury, qui a entraîné la fermeture de trois de ses quatre programmes d'histoire, y compris les programmes de premier cycle et de deuxième cycle en français, ce qui a été un dur coup pour ma région d'origine. On constate également une précarité croissante chez les diplômé.e.s

en histoire, car les universités réduisent le nombre d'emplois permanents menant à la permanence au profit de chargé.e.s de cours à temps partiel ou de nominations par cours. L'avenir du doctorat en histoire au Canada soulève des questions bien réelles, ce qui a incité la SHC à former un groupe de travail pour étudier le problème.

Dans un même temps, la façon dont nous devons nous souvenir du passé fait l'objet d'après débats publics. Les statues historiques sont devenues le point de mire de controverses, tout comme le programme d'histoire. Nous vivons à une époque de polarisation.

Comment pouvons-nous alors combler le fossé et progresser vers une compréhension plus large de notre communauté historique ? Cette année, nous avons repris contact avec la *Fédération Histoire Québec* et d'autres organisations. Au cours des dernières décennies, il y a eu très peu de contacts officiels entre la SHC et les sociétés historiques provinciales ou locales. Je soupçonne qu'il en est de même pour l'Institut d'histoire d'Amérique française (IHAF), l'autre grande association d'historien.ne.s professionnel.le.s, qui est basée au Québec. Ensemble, nous prévoyons organiser une série de tables rondes exploratoires plus tard dans l'année afin d'identifier les façons dont nous pourrions travailler ensemble à l'avenir. Une session sur ce sujet, dirigée par Alain Roy, est également prévue lors de notre prochaine réunion annuelle de la SHC en mai.

Quoi que nous fassions dans les années à venir, tout commence par l'idée que l'histoire appartient à chacun.e d'entre nous.



Conférence de presse du projet « Histoire de vie Montréal » au Monument National.

Crédit photo : « Histoire de vie Montréal »



Performance théâtrale du projet « Histoire de vie Montréal ».

Crédit photo : David Ward